

Et vois-tu dans les champs de l'Afrique vaincue,
 Sur ces riches coteaux couverts de bataillons,
 Se promener déjà la fertile charrue,
 A l'Arabe étonné présentant ses sillons ?

Et vois-tu, noble orgueil de notre belle France,
 Ces magiques vaisseaux, plus grands que des palais,
 Liant incessamment l'Afrique et la Provence,
 Rois et dominateurs de l'Océan français ?

C'est là que sont nos vœux, là que notre patrie
 Repose désormais ses regards triomphants ;
 Et, comme un lait que donne une mère chérie,
 De gloire et de dangers veut nourrir ses enfants.

— J'ai vu, le front souillé, la grande Babylone
 Soulever les méchants et sourire à leur voix ;
 Son bras des temples saints ébranlait la colonne,
 Et sa main s'étendait sur la tête des rois.

— La France est une femme au magique sourire ;
 L'Europe sait le poids de son bras tout-puissant ;
 Mais quand un sein fécond s'entr'ouvre et se déchire,
 Quelle femme n'a pas un long tressaillement ?

Nous la vîmes alors ; elle agitait ses armes,
 Menaçant son enfant, sa vie et sa beauté ;
 Et cet enfant venu dans le sang et les larmes,
 Ami, tu le connais, c'était la Liberté.

C'était la Liberté que Dieu créa si belle
 Qu'il en fit don^{ne} à l'homme en échange des cieus ;
 La grande Liberté qui gardait sous son aile
 Cet homme qu'un autre âge eût mis au rang des dieux.